

## Postface

### *L'Avant-printemps de Żeromski ou la lucidité contre les extrêmes*

Quand en novembre 1918, dans l'Europe épuisée par les quatre années de la Grande guerre, les Polonais apprennent cette fois avec certitude le retour à l'indépendance, les rues s'emplissent de foules. *Il est impossible de décrire cet enivrement et cet élan de joie qui se sont emparés de la population polonaise à ce moment*, écrit Jędrzej Moraczewski, syndicaliste et premier ministre de l'époque. *Après 120 ans, les barrières étrangères ont disparu. « Ils » ne sont plus là. La liberté ! L'indépendance ! Un État à nous, réunifié ! Pour toujours ! Le chaos ? Ça ne fait rien. Tout ira bien... Quatre générations avaient en vain attendu cet instant, la cinquième le connaît enfin.*

Même si l'enthousiasme éclate jusque dans ces phrases, on y sent poindre déjà, avec le seul mot « chaos, une trace d'inquiétude. Puisque l'avenir, l'existence même de la jeune république ne sont en rien une évidence. Outre des troubles aux frontières, deux ans plus tard, le pays doit faire face à une guerre véritable - celle qui risque de le balayer de nouveau des cartes du continent - contre la Russie bolchevique dont les troupes pénètrent le territoire polonais et progressent jusqu'aux faubourgs de Varsovie. Les combats qui décideront du sort du pays se déroulent en août 1920, aux avant postes de la capitale, alors que les communistes polonais, dont « le Félix de fer » Dzerjinski, fondateur de la Tchéka soviétique, s'installent dans une petite ville proche de Varsovie, et forment déjà, sur le papier, un gouvernement des soviets. « La dix-huitième bataille décisive dans l'histoire du monde », selon l'homme politique anglais Edgar d'Abernon, ou le « miracle de Varsovie », s'achève par une victoire polonaise et le retrait de l'ennemi. Un dur travail quotidien pour construire la nouvelle république recommence. Parce qu'il faut bâtir, à partir de pas grand-chose, les domaines régaliens de l'État dans les trois anciennes possessions russe, allemande et autrichienne réunifiées, ces « trois moitiés » comme on les qualifiait à l'époque ; parce qu'une réforme agraire, dans ce pays agricole où les paysans sans terre sont cohorte, est une nécessité urgente, parce qu'il faut édifier écoles, universités, logements, hôpitaux, chemins de fer... Et avant tout recommencer à vivre ensemble, réapprendre aux sujets russes, allemands et autrichiens à devenir non pas des Polonais, mais des citoyens d'un État commun, les initier aux arcanes de la vie d'une démocratie avec son débat contradictoire, ses compromis et négociations, la

modestie apparente des victoires. C'est « une porte étroite » de la démocratie, difficile à franchir pour un peuple divisé et colonisé pendant plus d'un siècle.

L'apprentissage est semé d'embûches et de drames. Et pour n'en citer que des plus marquants : le premier Président du pays, Gabriel Narutowicz, qui emporte les élections malgré les attaques virulentes de l'extrême droite, est assassiné en décembre 1922, cinq jours à peine après sa prise des fonctions, par un jeune activiste nationaliste ; quelques mois plus tard, en automne 1923, le sud du pays, avec Cracovie, est le théâtre d'un puissant mouvement de grève qui, investi par les communistes, se termine par une bataille rangée entre ouvriers et police, on dénombre au total, des deux côtés, une quarantaine de morts et plusieurs centaines de blessés. La révolution à la russe, donc sanglante, n'est pas ici un des moyens de lutte dont on discute l'efficacité dans les cafés et aux meetings, elle est un produit politique, violent donc séduisant, qui s'exporte facilement par la frontière toute proche avec la Russie soviétique.

Au milieu de ce quotidien trouble où l'indépendance polonaise n'est acquise que dans les documents de traités internationaux, Stefan Żeromski compose son dernier roman *L'Avant-Printemps*<sup>\*</sup>, dont l'action se déroule tout d'abord en Russie de la révolution, puis dans cet « ici et maintenant » que les Polonais vivent chez eux.

### ***L'Avant-printemps, en trois temps***

*Przedwiosnie*, le titre polonais du roman, est traduit, faute d'équivalent exact, par le mot « l'avant-printemps » qui frôle un néologisme en français mais ne l'est point dans sa langue d'origine. Avec ce titre, nous partons dans la réalité climatique d'un pays agricole d'Europe centrale, et le mot « przedwiosnie » y résonnait, et résonne toujours, avec la force d'une cinquième saison, et il désigne cette longue période qui s'ouvre avec les premiers dégels et la fonte des neiges et se termine avec l'éclosion printanière de la nature. Un autre terme « przednówek », « avant le renouveau », fonctionnait souvent de pair, ce dernier ayant acquis dans le quotidien de la campagne polonaise des accents plutôt morbides : c'est un temps de disette auquel seuls les organismes les plus robustes résisteront. L'avant-printemps était donc fait de l'attente des premières récoltes, des premiers fruits de la terre, et son mot

---

\* La première traduction des extraits du roman, par Jean Delaperrière, figure dans l'ouvrage *Chemins de la modernité polonaise. De la « Terre promise » à « L'Avant-printemps »* (Paris 2016, Institut d'études slaves/SHLP). Ce volume critique contient aussi six articles de chercheurs polonais, les seules voix sur le roman disponibles en français.

d'ordre était la survie, une simple survie physique. Mais c'est aussi le moment de l'année où, avec le début des travaux de la terre, avec la chaleur, le soleil et la lumière, vient l'espoir : celui du printemps, puis de l'été et des récoltes d'automne.

Ce titre, comme chaque métaphore, véhicule des sens multiples et parcourt toutes les strates du roman, c'est donc un passage d'un état à l'autre, ce temps particulier où l'ancien voisine avec la promesse du renouveau. La lecture du roman nous éclaire : dans une république polonaise qui sort d'« un rude hiver » d'occupation, nous suivons le cheminement d'un homme jeune en quête d'identité, au seuil de sa vie d'adulte, et il doit formuler ses choix dans une solitude parfaite, dans une liberté assourdissante, ses repères, ses points d'ancrage ayant été balayés par les événements de la « grande histoire ».

Żeromski choisit donc pour sa structure romanesque le genre dont il est déjà un maître incontestable, un « roman d'apprentissage », un Bildungsroman, cette structure qui a donné, et continue à produire, des chefs d'œuvre, pour n'en citer que les français emblématiques *Illusions perdues* de Balzac, *Le Rouge et le Noir* de Stendhal ou *L'Éducation sentimentale* de Flaubert. Dans ce genre structurant le récit, mais libre et ample, nous assistons à la construction d'un individu tout au long de son enfance et sa jeunesse, et observons ses choix de l'âge adulte. Il s'agit là d'un héros plutôt ordinaire, à l'image de toute une génération qu'il représente et, au-delà, de tout un chacun, à condition d'avoir affaire à une véritable œuvre d'art. Rappelons ici *La Montagne magique* de Thomas Mann, paru en 1924, la même année que *l'Avant-printemps*, le premier étant devenu un roman culte pour les lettres allemandes, tout autant que le second dans la culture polonaise. Mais alors que Hans Castorp de *La Montagne magique*, un jeune bourgeois éduqué, au lieu d'affronter la vie active et son métier d'ingénieur, s'enfonce dans un temps « magique », dans un abîme d'introspection et d'attente, et que son âge mûr ne commence que dans les tranchées de la Grande guerre, son contemporain polonais, Cezary Baryka sera privé d'emprise sur ses choix bien plus tôt, dès son entrée dans l'adolescence, ce qui n'est en rien exceptionnel à cette époque et dans cette partie du monde.

### **« Les Maisons de verre »**

Cezary est polonais né à la charnière de deux siècles, à Bakou, dans l'empire russe, dans une famille de la bourgeoisie aisée. Elevé avec soin et destiné à une carrière confortable de médecin ou d'ingénieur, il sera donc dès l'adolescence confronté aux événements de son

temps, à l'expérience de tous les conflits du lieu : de la guerre entre Turcs et Arméniens, du massacre de ces derniers, viendra ensuite la révolution bolchevique. Nous entrons ainsi dans la première des trois parties du roman, « Les Maisons de verre ».

Que sont-elles donc, ces maisons faites de verre devenues dans la culture polonaise un mythe pour les uns, un point de repères pour les autres ? Les « maisons de verre » familières, proches et connues, au point que l'on donne, en Pologne, ce nom imaginaire à des rues, des écoles, des cités.

Alors que nous arrivons au point culminant de la première partie, le narrateur refreine son intrigue, et il nous livre un récit, ou plutôt un rêve, qu'un père adresse à son fils, tous deux rentrant au pays. Voici qu'en Pologne, une civilisation nouvelle vient de voir le jour, celle où le verre, ce matériau clair et beau, transforme la vie au quotidien. L'artiste et l'architecte d'abord, l'artisan ensuite conçoivent et bâtissent une maison de verre multicolore pour chacun, qu'il soit ouvrier, paysan, bourgeois ou noble, et toutes ces maisons remplaceront les taudis des villes, les chaumières croulantes des campagnes, les palais dispendieux et inutiles. Notons tout de suite que cette vision, en apparence miraculeuse, n'est pas neuve chez Żeromski. Il en avait déjà parlé, inspiré par le célèbre bâtiment qui, à son époque, était une véritable prouesse architecturale et un tour de force technologique, le Palais de cristal que les Britanniques avaient érigé, en 1851, pour la première Exposition universelle. Cette œuvre toute en transparence, le symbole de la créativité et du génie occidentaux, de sa vision du progrès aussi, a été commenté, et critiqué par Fiodor Dostoïevski. Et, au moment où Żeromski compose son roman, les rêves de l'architecture de verre se poursuivent avec le Bauhaus de Walter Gropius et le projet emblématique de la tour de la Friedrichstrasse à Berlin conçue par Mies van der Rohe.

Nous ne sommes plus très loin de nos ambitions écologiques d'aujourd'hui. Et cela est d'autant plus percutant que *Żeromski ne succombe pas à l'idée du palais et à ses charmes. Il ne s'agissait pas d'ériger, au-dessus des hommes, le symbole d'une civilisation en triomphe, mais de transformer la vie humaine. D'où cette vision de « maisons de verre », d'une fabrique merveilleuse qui produirait un logis pour tous, en ville, à la campagne, dans le pays entier, leur construction allant véritablement changer les existences. Il ne s'agissait donc, en aucun cas, d'un emblème miraculeux, « d'un vêtement de dimanche » – mais d'une réalité de chaque homme, quotidienne, bien terre à terre* (Andrzej Mencwel, écrivain et philosophe polonais).

## **Le domaine de Nawłóć**

La deuxième et la plus longue des trois parties du roman coupe brutalement avec ces visions, rêves et attentes. Non seulement aucun verre ne coule de fabriques miraculeuses, aucune nouvelle civilisation ne semble naître dans ce pays en reconstruction mais, de plus, le jeune État polonais risque de s'écrouler sous la poussée bolchevique. La guerre polono-soviétique éclate, et Cezary y prend part. Après les conflits et les massacres de masse qu'il avait vécus en Russie, il aura donc à traverser une autre guerre, cette fois en soldat, un autre lot d'horreurs et de violences.

Ce volet central du roman fut à l'origine des critiques, et même des attaques, parmi les plus agressives que la presse polonaise de droite avait formulées à l'adresse de l'écrivain et de son roman. C'était tout un pan de la société qui s'était senti visé, ridiculisé, caricaturé. Nous l'avons lu, Cezary prend plusieurs semaines de repos dans un riche domaine de nobles de province, auprès d'Hipolit, son ami et compagnon de guerre. Certaines de ses journées et de ses nuits, chose rare dans les autres parties du texte, sont décrites en détails, quasiment heure par heure. Cezary devient rapidement, dans ce monde « où tout est à sa place », bien plus qu'un simple invité. Cet homme jeune, attachant mais désabusé par le poids des expériences que l'on qualifierait aujourd'hui de traumatiques, promène un regard, parfois heureux, mais le plus souvent jaloux ou acerbe, sur le spectacle de la vie d'un noble polonais de province. Nous sommes dans les années vingt du XXe siècle, mais nous pourrions reculer d'un siècle, rien n'a changé. Cezary assiste à un quotidien qui est régi par les lois immuables des loisirs, de l'oisiveté, de plaisirs, assaisonné d'un brin de cruauté, de morgue et d'arrogance, d'une bonne dose de certitudes naïves et de paresse intellectuelle. Żeromski devait connaître, au moins pas ses thèses, le retentissant ouvrage du sociologue et économiste américain Thorstein Veblen *La théorie de la classe de loisir* de 1899, puisqu'il utilise le mot clé dans son roman, il est aussi élève de Stanisław Brzozowski, le penseur polonais majeur qui a marqué ses contemporains par sa philosophie du travail. Voilà pour la charpente idéologique. Quant au concret, au réel, ce matériau précieux qui sert à bâtir l'univers romanesque, l'écrivain en a été pourvu aux temps « maigres » de sa jeunesse où il gagnait de quoi vivre comme précepteur, dans de riches familles de province. Et, à la fin de sa vie, au sommet de son talent, il en croque l'image d'une plume intransigeante. Un portrait de groupe sans complaisance, « d'après nature ».

Nous le sentons aujourd'hui, et le lecteur des années vingt du siècle passé l'a senti d'autant plus fort : on vise d'une part un modèle économique désuet, potentiellement dangereux, mais on s'en prend aussi au mythe du « manoir polonais », un mythe aux origines anciennes qui a reçu sa forme littéraire accomplie dans le chef d'œuvre d'Adam Mickiewicz, l'épopée en vers « Messire Thaddée », et dont les épigones polonais, exilés à l'étranger, ont continué à imposer la légende. Ce paradigme ancien, un socle d'une nation sans État pouvait, certes, opérer au XIXe siècle, mais il ne pouvait plus imposer ses lois, ni économiques ni politiques, à un pays indépendant du siècle suivant.

La parole crue de l'écrivain ne porte pas uniquement sur le noble. Et dans un style où voisinent le naturalisme et le symbolisme, Żeromski livre à son lecteur une image brutale du quotidien que vivent le Juif polonais, celui de la campagne et de la ville, le domestique, le paysan pauvre ou l'ouvrier agricole sans terre, tous ceux que la société rejette et délaisse. Sauf que, dans le cas polonais, il ne s'agit nullement ici d'une quelconque marge, mais d'un large pan de population qui ne trouve toujours aucune place dans la jeune république. On ne peut d'ailleurs que s'arrêter, frappé par la description que Żeromski fait de l'existence des Juifs. Bien sûr, l'image est celle que voit et transmet Cezary Baryka, quand il se promène en calèche à la campagne, puis traverse le ghetto de Varsovie. Et bien que ce jeune homme nous semble par moments naïf et velléitaire, il est un observateur intransigeant pour avoir éprouvé, jusque dans sa chair, le traumatisme de la guerre et de la misère extrême.

Il n'existe aucun vrai roman d'apprentissage sans intrigue amoureuse complexe et riche, sans cette étape indispensable à la construction humaine. Cezary est ainsi impliqué dans une toile subtile d'intrigues amoureuses, en apparence naïves, mais de fait tragiques, il rencontre aussi un amour véritable : celui qui allie la communauté de « l'âme » et le bonheur des sens. Stefan Żeromski, que l'on qualifie de « Dostoïevski » polonais, déploie tout son talent de connaisseur de la passion amoureuse, du fonctionnement de la psyché, fort des avancées de son époque où, entre différentes études de la personnalité, naissent les explorations psychanalytiques. La nature du sentiment amoureux était, pour l'écrivain, un sujet autobiographique. De cette émotion, celle de l'homme mais aussi de la femme, il donne tout un spectre d'images, allant du flirt à la passion, du bonheur sensuel à l'inassouvissement, des débuts hésitants à la rupture sans appel. Et bousculant les codes acceptés par son époque, dans un style parfois trop fleuri pour la nôtre, il provoque protestations et scandales.

Il y a quelques années, en Pologne, un journaliste formulait, dans une interview, l'opinion suivante : *Aujourd'hui, nous ne vivons plus la réalité de manière aussi expressionniste que les personnages de Żeromski et, pour cette raison, son œuvre vieillit et perd des lecteurs.* Une remarque sincère, mais déroutante, qui suppose qu'en espace d'un siècle à peine, nous avons changé au point d'avoir révolutionné jusqu'à la nature de l'amour. Comme si les hommes avaient cessé aujourd'hui de comprendre ce qu'éprouvaient les personnages de Dostoïevski ou de Flaubert, et pourquoi pas, dans la peinture, les figures bibliques de Caravage ou l'humanité portraiturée par Rembrandt. Comme si la prose, et au-delà tout notre commerce sensible avec l'art, n'était pas une « question de langage », que l'on prend le temps, et par là, le plaisir unique d'apprendre, puis de vivre.

### « Le Vent de l'Est »

Dans la dernière partie du roman, le lecteur assiste à une bataille faustienne où, et l'enjeu n'est pas des moindres, il s'agit de « l'âme » de Cezary, s'affrontent le communiste Antoni Lulek et un haut fonctionnaire d'État, Szymon Gajowiec. Ce dernier, d'origine modeste, fut élevé dans une Pologne occupée et, à présent, tout en acceptant les paradoxes du réel immédiat, il propose à son jeune ami un combat concret et âpre, où le progrès est une affaire d'évolution constante et pacifique. Il lui propose en somme de s'atteler à une tâche rude, celle de bâtir une société où il n'y aurait de place ni pour les révolutions sanglantes ni pour la misère et l'injustice. Après l'utopie techniciste de son père et l'utopie bolchevique de Lulek et de ses camarades, se dessine une voie fragile, dure mais réelle, celle de Szymon Gajowiec lequel, s'il nous faut chercher dans ce roman un *alter ego* de Żeromski, représente sans aucun doute les positions politiques de l'écrivain.

Quel chemin Cezary choisira-t-il ? Nous l'avons vu : un destin violent, dans la parfaite solitude, puisqu'il ne fait pas partie des miséreux au milieu desquels il avance. Le chemin le plus facile, immédiat, d'une radicalité instinctive.

### **Le roman au banc des accusés**

La parution de *L'Avant-printemps* dans les librairies, fin 1924, soulève immédiatement des réactions âpres, passionnées, allant de l'enthousiasme à l'accusation, d'une critique littéraire à un pamphlet et, au cours de l'année suivante, outre une centaine d'articles et de

commentaires de presse, on fait la lecture de l'ouvrage dans les réunions de partis, de cercles et d'associations, on le cite à la Diète. Les lecteurs suivent le mouvement, l'éditeur fait des réimpressions atteignant en une seule année vingt mille exemplaires, un chiffre record pour l'époque. Le plus important débat littéraire que la Pologne ait jamais connu commence, et commence aussi, à la même époque, une des plus vastes manipulations idéologiques que l'on ait infligée à un texte littéraire.

La virulence des débats croit en même temps que l'incompréhension du texte. Parmi les critiques, peu nombreux étaient ceux qui avaient pris le temps de procéder à une analyse de la structure polyphonique du roman, où s'affrontent voix et opinions contradictoires, de saisir sa complexité et, par là, son message. En plus de l'outrage aux mœurs des scènes qui dépeignent l'amour charnel, le livre provoque un scandale politique. Bien sûr, et cela ravive la polémique, il s'agit là d'un auteur, lui-même, à scandale, qui a toujours dérangé, mais c'est aussi un classique vivant qui a manqué de peu le Nobel de littérature pour cause de choix politiques tranchés. Il est « la conscience de la littérature polonaise », qui accompagne, depuis des décennies, la voix de l'opprimé, du sans toit ni terre, de la femme dont on abuse, du pauvre, de ceux que la société exploite puis rejette. Aux réactions polonaises s'ajoutent les échos à l'étranger, et surtout en Russie soviétique où, en 1925, on publie six différentes traductions du roman que l'on interprète contrairement à son message premier, elles sont toutes destinées à la propagande immédiate, pourvues donc d'introductions explicatives ou plutôt d'un manuel de lecture. Cet engouement inattendu s'arrêtera d'ailleurs en Russie un an plus tard, dès l'accès de Józef Piłsudski au pouvoir en Pologne, en mai 1926, Żeromski se transformant de chantre du communisme triomphant en nationaliste polonais, puis, dans les années trente, en ennemi de la cause prolétarienne.

Quant à l'écrivain qui n'a plus que onze mois à vivre, il lutte contre ses maladies avec bien moins d'énergie que pour son roman, il bataille contre la nonchalance des critiques, qu'ils soient de droite ou de gauche, avec amertume certainement, mais aussi avec sa vigueur coutumière, et ce faisant il écrit parmi les plus belles pages de l'essai politique polonais.

*Je déclare ici, dit-il, que je n'ai jamais été partisan de la révolution, c'est-à-dire d'un assassinat des uns par les autres pour cause de biens, de choses, d'argent ; et, dans tous mes écrits – dans L'Avant-printemps avec le plus de force – j'ai condamné les massacres et les exterminations bolcheviques. Je n'ai demandé à personne d'entrer sur le chemin du communisme mais, dans la mesure du possible, à l'aide cet ouvrage littéraire, j'ai pensé barrer la route au communisme, avertir, susciter crainte et rejet. J'ai voulu, comme le*

*remarque l'un des critiques sages, un homme de cœur, « remuer la conscience des Polonais » - les appeler à bâtir ici des œuvres grandes, sublimes, des idées tout droit issues de notre esprit et attirantes pour notre jeunesse qui, aujourd'hui, se jettent dans les prisons pour y croupir et souffrir au nom d'un communisme étranger. On n'a pas compris mon récit... Mes efforts m'avaient valu les lauriers de la presse de Moscou, des compliments et des articles annonçant que j'ai rejoint les communistes, comme ça, en passant, comme on s'inscrit aux cercles des cyclistes ou des espérantistes.*

*Non, messieurs les magnats de Moscou, non, leurs sympathisants, les choses ne vont pas ainsi. Je répète depuis toujours, et aujourd'hui encore, que nous devons créer par le travail, bâtir, ériger et appliquer à la vie des idées qui supplanteraient celles de Moscou, les idées intelligentes qui nous aideraient vraiment à donner de la terre et un toit à ceux qui n'en ont pas, qui élèveraient notre pays sacré, gagné par la lutte, à la place qu'il mérite dans le monde.*

Les mésaventures du roman ne se limiteront pas à l'entre-deux-guerres. Après l'époque houleuse de l'installation du communisme en Pologne, à partir de la fin des années quarante et jusqu'à la chute du régime dans les quatre-vingts, les autorités, qui sont à la recherche d'un canon littéraire classique « acceptable », s'emparent de *L'Avant-printemps* avec une énergie toute idéologique. Alors que le roman entre dans les programmes scolaires, imposé aux lycéens par des enseignants perplexes ne sachant comment en faire une lecture « acceptable », la censure frappe d'interdit les reportages politiques de Żeromski, jusqu'à faire paraître ses œuvres « complètes » tronquées.

Aujourd'hui, on reprend en Pologne la lecture de *L'Avant-printemps*, et ce qui frappe dans la réception de ces trois dernières décennies ce sont la vigueur des débats et les divergences d'opinion. Viennent le théâtre, et bien évidemment, le cinéma avec un long métrage de 2001, de Filip Bajon, qui n'a pas encore connu de projection en France. Pour beaucoup Żeromski devient le porteur d'un message sur la politique « troisième voie », avec toutes les implications qu'elle apporte. Et l'écrivain repose ces « questions maudites », toujours les mêmes, celles de notre quotidien dans des sociétés oscillant entre la richesse extrême et à l'extrême pauvreté, celles des jeunes qui peinent à s'auto-construire et s'attachent à n'importe quel repère, quitte à se perdre dans les radicalismes mortifères, et forcément addictives, allant de la drogue religieuse à la drogue tout court.

Aujourd'hui encore, cette « troisième voie », politique donc sociale, paraît rigoureuse au point de décevoir, ou pire d'ennuyer, et non pas seulement en Pologne. Comme si les

sociétés civiles avaient eu de nouveau besoin du « spectaculaire », du « grandiose » oubliant que la « normalité » démocratique est un bien fragile, imposant un combat passionnant, dur, à renouveler jour après jour. Puisque les engagements politiques ne devraient pas puiser leur énergie dans ce que Vaclav Havel, écrivain et homme politique tchèque, a appelé un « messianisme provincial », mais dans une vie démocratique exigeante qui accepte paradoxes et contradictions, et dans l'ethos de l'« honnête homme » d'aujourd'hui.

Anna Ciesielska-Ribard